

« Temps » et « durée », de l'usage nuancé et fallacieux d'une sémantique particulière dans la langue générale

Vers un nouveau constat sémantique du temps et de ses interstices

“Time” And “Duration”: The Nuanced and Fallacious Use of a Specific Semantics in General Language

Towards A New Semantic Assessment of Time and Its Interstices

Sid Ali GUEDOUAH

Auteur correspondant, Université de Ghardaïa (Algérie), sid-ali87@live.fr

Dr Ahmed ATTA

École Normale Supérieure de Bouzaréah (Algérie), atta.ahmed@ensb.dz

Soumission : 09.10.2026 – Acceptation : 15.10.2026 – Publication : 01.11.2026

Résumé — Cet article examine les glissements sémantiques entre temps et durée dans la langue générale, qui tend à réifier et spatialiser le temporel à travers des métaphores quotidiennes. Cette tendance produit des représentations ambiguës, voire fallacieuses lorsqu'elles sont transposées littéralement dans un discours scientifique ou philosophique. L'étude s'appuie sur un cadre théorique pluridisciplinaire croisant Henri Bergson, Émile Benveniste et Étienne Klein pour analyser un corpus d'expressions ordinaires et d'extraits d'œuvres majeures.

L'analyse révèle que le langage courant ne commet pas de simples erreurs logiques, mais reconstruit le monde pour rendre l'expérience temporelle assimilable par l'esprit humain. Un double paradoxe émerge : d'abord, le sophisme du contenant et du contenu confond le rythme des événements avec une modification intrinsèque du flux physique. Ensuite, la sémantisation qualitative transforme les unités quantitatives de mesure en réceptacles mémoriels et subjectifs capables de se dilater ou de se comprimer. Le lexique s'organise autour d'une tension constante entre la flèche linéaire du temps et le retour rassurant du cycle.

En conclusion, l'article invite à tracer une frontière herméneutique stricte entre deux ordres de discours. Les métaphores temporelles sont linguistiquement légitimes dans l'ordre du vécu, de la poésie et de l'anthropologie pour exprimer notre rapport au monde. En revanche, elles deviennent des obstacles épistémologiques majeurs dans la pensée scientifique. Celle-ci doit impérativement déconstruire ces pièges du langage afin d'appréhender le temps dans sa vérité mathématique et phénoménale.

Mots-clés : sémantique, temps, durée, métaphore, épistémologie.

Abstract — This article examines the semantic shifts between time and duration in general language, which tends to reify and spatialize temporal concepts through everyday metaphors. Relying on a multidisciplinary framework combining Bergson, Benveniste, and Klein, the study analyzes a corpus of ordinary expressions alongside major literary and philosophical works.

The analysis reveals that everyday language does not commit simple logical errors, but rather reconstructs the world to make the temporal experience assimilable by the human mind. A central paradox emerges as qualitative, memory-laden experiences constantly reshape quantitative units of measurement. Ultimately, the lexicon is organized around a tension between the linear arrow of time and the reassuring return of the cycle. In conclusion, the article calls for drawing a strict hermeneutic boundary between the realm of lived experience and scientific discourse.

Keywords: *Semantics, Time, Duration, Metaphor, Epistemology.*

Introduction

Le présent article examine les relations sémantiques entre *temps* et *durée* dans la langue générale, en s'intéressant aux glissements de sens qui caractérisent leurs usages ordinaires. Des expressions telles que « *le temps passe* », « *le temps s'accélère* », « *j'ai perdu du temps* » ou « *cette attente est longue* » témoignent de la diversité des représentations linguistiques du temporel. Elles révèlent notamment une tendance à attribuer au temps des propriétés qui relèvent plutôt de la durée mesurée, de la succession des événements ou de l'expérience subjective.

- Comment la langue générale distingue-t-elle, confond-elle ou rapproche-t-elle les notions de *temps* et de *durée* ?
- Dans quelle mesure les constructions lexicales, verbales et adjectivales associées à ces deux termes produisent-elles des représentations conceptuellement ambiguës, susceptibles de devenir fallacieuses lorsqu'elles sont interprétées littéralement ou transposées dans un discours scientifique ?

Nous faisons l'hypothèse que la langue générale tend à traiter le temps comme une réalité objectivable, presque matérielle, susceptible de passer, de s'accélérer, de se perdre ou de se gagner. Ces usages, linguistiquement légitimes dans leurs contextes, reposent sur des mécanismes métaphoriques et métonymiques qui favorisent parfois la confusion entre le temps comme catégorie générale, la durée comme intervalle mesurable et la perception subjective du temporel.

L'analyse s'inscrit dans une approche sémantique attentive à la polysémie, à la métaphore conceptuelle et aux relations entre signification lexicale et conceptualisation. Elle s'appuie notamment sur Henri Bergson, qui distingue la durée vécue du temps homogène mesuré ; sur Émile Benveniste, dont les travaux permettent d'interroger les rapports entre langage et expérience humaine ; et sur Étienne Klein, qui invite à distinguer le temps des phénomènes auxquels nous l'associons, tels que le mouvement, la mémoire, la durée et la

vitesse. Il ne s'agit donc pas d'opposer systématiquement les usages corrects aux usages incorrects, mais de déterminer dans quelles conditions un transfert de sens devient une source de confusion conceptuelle.

Le corpus associe des expressions courantes de la langue générale à des exemples littéraires et philosophiques issus de sept auteurs : Saint Augustin, dans *Les Confessions*, livre XI, pour la difficulté de définir le temps ; Bergson, dans *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), pour la distinction entre durée vécue et temps mesuré ; Charles Baudelaire, dans « L'Horloge », pour la personnification du Temps ; Marcel Proust, dans *Le Temps retrouvé* (1927), pour la densité subjective de l'heure ; William Shakespeare, dans *Macbeth*, acte V, scène 5, pour la succession des jours et la finitude ; Virginia Woolf, dans *Mrs Dalloway* (1925), pour l'articulation du temps public et du temps intérieur ; enfin, Étienne Klein, dans *Les Taïtiques de Chronos*, pour l'examen critique des représentations ordinaires du temps.

Le tableau d'analyse du corpus permet de distinguer trois opérations principales : la métaphorisation du temps, notamment dans « *le temps passe* » ; la subjectivation de la durée, illustrée par l'attente qui paraît interminable ou par l'heure proustienne chargée de souvenirs ; et la difficulté de définir le temps indépendamment des expériences qui le rendent perceptible. L'analyse cherchera ainsi à montrer que les usages fallacieux ne résident pas nécessairement dans les expressions elles-mêmes, mais dans leur interprétation littérale ou dans la confusion entre des catégories sémantiques distinctes.

L'objectif est, en définitive, de mettre au jour la manière dont la langue générale organise notre compréhension du temporel et de préciser les limites de ses représentations lorsqu'elles sont mobilisées dans des discours à prétention philosophique ou scientifique.

1. Cadre conceptuel et théorique : temps, durée et signification

L'investigation s'intéressant aux glissements sémantiques entre le « *temps* » et la « *durée* » dans la langue générale requiert l'édification d'un cadre théorique pluridisciplinaire. Ce socle doit articuler la rigueur de la philosophie conceptuelle, la finesse de l'analyse sémantique et la vigilance de la physique moderne. L'enjeu académique d'une telle section consiste à dépasser l'intuition immédiate du locuteur afin de déceler les mécanismes linguistiques sous-jacents qui transforment un usage métaphorique légitime en une approximation conceptuelle fallacieuse lorsqu'elle est transposée dans le champ discursif scientifique ou philosophique.

D'abord, s'appuyant sur Henri Bergson, il oppose le temps objectif, homogène et spatialisé des horloges à la durée pure, qui correspond au flux psychologique et qualitatif de la conscience. La langue crée une ambiguïté en appliquant des adjectifs spatiaux à cette expérience interne, comme dans l'expression « *le temps est long* ». Ensuite, à travers l'approche d'Émile Benveniste, le texte montre que le mot « *temps* » est un opérateur polysémique et une construction discursive. Sa plasticité linguistique ne relève pas d'un défaut, mais de sa fonction anthropologique consistant à conceptualiser une expérience humaine subjective et changeante à travers des structures grammaticales stables. Enfin, la déconstruction critique d'Étienne Klein rappelle la nécessité de distinguer rigoureusement le temps physique immuable (le contenant, noté *t*) des phénomènes qui s'y déploient (le contenu), qualifiant d'illusion sémantique des expressions telles que « *le temps s'accélère* ». En somme, ce cadre

théorique pose trois jalons essentiels pour l'analyse : la plasticité lexicale des termes, le mécanisme de spatialisation métaphorique du temps, et la tension constante entre le temps public objectif et la durée subjective vécue.

1.1. Synthèse des repères notionnels

En définitive, ce cadre théorique croisé permet de poser trois jalons conceptuels précis pour l'analyse du corpus :

Le sens lexical et la polysémie

L'étude de la plasticité des termes « temps » et « durée » au sein du lexique.

La métaphore conceptuelle et la spatialisation

Le mécanisme par lequel le locuteur attribue au temps des propriétés physiques (substance, vitesse, étendue).

La dualité de la temporalité

L'articulation, parfois conflictuelle dans la langue, entre le temps objectif (chronométrique, public) et la durée subjective (psychologique, mémorielle).

Afin de clarifier les fondements lexicaux de cette étude, il convient de définir simplement ces notions selon la langue générale, tout en précisant que notre travail se focalisera prioritairement sur le « temps » et la « durée ». Ainsi, **le temps** désigne le cadre infini et continu dans lequel se succèdent les événements, du passé vers l'avenir ; c'est le contenant invisible qui permet de situer les actions les unes par rapport aux autres. À l'inverse, **la durée** correspond à la portion de temps précise qui s'écoule entre le début et la fin d'un événement, représentant la mesure ou la longueur d'une action particulière comme une attente. Ces deux concepts cardinaux se distinguent d'autres notions connexes comme la période, qui désigne une portion de temps délimitée et caractérisée par des événements spécifiques (une crise, l'enfance), ou encore le cycle, qui qualifie une suite de phénomènes se reproduisant régulièrement dans le même ordre jusqu'à revenir à leur point de départ (les saisons). En dépit de cette diversité lexicale, notre analyse se concentrera spécifiquement sur le couple « temps » et « durée », car c'est au cœur de leurs interactions et de leurs glissements réciproques que se cristallisent les représentations les plus ambiguës et les usages les plus fallacieux de la langue courante.

2. Exemples, concepts et essai d'analyse de la sémantique du temps et de la durée

D'une part, **un tableau de dix énoncés courants**, illustre la manière dont la langue générale matérialise, spatialise ou subjectivise le temporel à travers des métaphores quotidiennes (comme perdre, gagner, arrêter ou accélérer le temps). D'autre part, le corpus s'appuie sur **sept références littéraires et philosophiques majeures** qui explorent ces ambiguïtés : **Saint Augustin** (la complexité de la définition), **Henri Bergson** (le temps mesuré face à la durée vécue), **Charles Baudelaire** (la personnification destructrice du Temps), **Marcel Proust** (la densité qualitative des souvenirs), **William Shakespeare** (la succession

itérative des jours), **Virginia Woolf** (le conflit entre horloge publique et flux intérieur) et **Étienne Klein** (la déconstruction scientifique des illusions du langage). Cet ensemble permet de confronter l'intuition linguistique ordinaire aux exigences conceptuelles du discours philosophique et scientifique.

2.1. Exemples de la langue générale

Tableau 1 – : Exemples d'expressions usant des concepts de durée et de temps

	Énoncé	Ce que dit spontanément la langue	Problème sémantique
1	« Le temps passe. »	Le temps semble se déplacer.	Métaphore spatiale appliquée au temps.
2	« Le temps s'accélère. »	Le temps semble changer de vitesse.	Confusion possible entre temps, rythme des événements et durée vécue.
3	« Le temps est long. »	Le temps possède une longueur.	Long qualifie en réalité une durée ou une période.
4	« Cette attente est longue. »	L'attente possède une grande étendue temporelle.	Ici, longue caractérise beaucoup plus naturellement la durée de l'attente.
5	« J'ai perdu du temps. »	Le temps serait une substance que l'on pourrait perdre.	Métaphore conceptuelle du temps comme ressource.
6	« J'ai gagné du temps. »	Le temps pourrait être acquis.	En réalité : réduction ou déplacement d'une durée disponible.
7	« Le temps s'est arrêté. »	Le temps aurait cessé d'exister ou de s'écouler.	Généralement, ce sont les événements ou l'expérience subjective qui semblent s'arrêter.
8	« Une durée lente. »	Une durée pourrait avoir une vitesse.	Confusion entre durée et processus qui se déroule pendant cette durée.
9	« Trois heures sont passées. »	Trois heures ont « passé ».	La construction verbalise l'écoulement d'une durée mesurée.
10	« Le temps d'une heure. »	Temps désigne ici une période mesurable.	Proximité lexicale entre temps et durée.

2.2. Exemples issus d'œuvres littéraires et philosophiques :

2.2.1. *Saint Augustin* ; « Les Confessions », *livre XI, chapitre XIV* ;

Augustin écrit :

« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus. »

Analyse sémantique

Le mot temps paraît immédiatement compréhensible dans l'usage, mais sa définition devient problématique dès qu'on exige une caractérisation précise. Le décalage entre compréhension spontanée et définition conceptuelle constitue un point de départ pour l'étude.

- **Notions à examiner** : sens lexical, compréhension intuitive, définition et polysémie.

2.2.2. *Henri Bergson* ; « *Essai sur les données immédiates de la conscience* », 1889.
Philosophie • Durée vécue et temps mesuré

Bergson distingue la durée vécue par la conscience du temps homogène que nous représentons à travers des unités mesurables. Son analyse se développe notamment dans le chapitre II, consacré à la multiplicité des états de conscience et à l'idée de durée.

Exemple concret :

« [...] dix minutes d'attente anxieuse peuvent sembler interminables, alors que dix minutes de conversation agréable paraissent très courtes. »

Analyse sémantique

La durée mesurée reste identique dans les deux cas, mais sa perception varie. Dire « le temps était long » revient alors souvent à qualifier une expérience subjective, et non une modification de la mesure temporelle.

- **Notions à examiner** : durée psychologique, durée chronométrique, subjectivité et adjectif long.

2.2.3. *Charles Baudelaire* — « *L'Horloge* », dans « *Les Fleurs du mal* » (édition de 1861).
Poésie • Personnification et métaphore

Baudelaire écrit :

« Souviens-toi que le Temps est un joueur avide. »

Analyse sémantique

Le temps est présenté comme un joueur qui gagne, dévore les instants et conduit l'être humain vers sa fin. Il reçoit ainsi des propriétés humaines et une intention.

Cette personnification ne constitue pas une erreur poétique : elle donne une forme sensible à l'expérience de la finitude. Elle devient néanmoins intéressante pour l'étude si l'on examine comment la langue ordinaire reprend des images analogues dans « *le temps nous vole notre jeunesse* » ou « *le temps nous échappe* ».

- **Notions à examiner** : personnification, agentivité, métaphore du temps comme force destructrice.

2.2.4. *Marcel Proust* : « *Le Temps retrouvé* », 1927.
Roman • Durée vécue, mémoire et expérience

Proust propose cette formule célèbre :

« Une heure n'est pas qu'une heure, c'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats. »

Analyse sémantique :

Une heure, unité apparemment neutre et quantifiable, devient un contenant métaphorique chargé de souvenirs, de sensations et d'attentes. La durée vécue ne se réduit donc pas, dans cette représentation littéraire, à la quantité de minutes écoulées.

Cette formule est particulièrement féconde ; le substantif heure désigne à la fois une mesure conventionnelle et une expérience qualitative singulière.

— *Notions à examiner* : polysémie, métaphore du contenant, mémoire et densité subjective de la durée.

2.2.5. *William Shakespeare* : « Macbeth, acte V, scène 5 ».
Théâtre • Passage, répétition et brièveté de la vie

Dans son célèbre monologue, Macbeth commence par :

« Tomorrow, and tomorrow, and tomorrow »

Il poursuit en décrivant les jours qui avancent d'un pas monotone jusqu'à la fin de la vie.

Analyse sémantique

La répétition de Tomorrow donne à entendre une succession de journées qui paraît interminable, tout en conduisant inexorablement à la mort. La langue fait ressentir une tension entre la répétition des unités temporelles et la brièveté de l'existence.

Il est intéressant de distinguer le temps comme succession, les jours comme unités dénombrables et la durée de la vie comme intervalle biographique.

— **Notions à examiner** : aspect itératif, succession, rythme discursif et finitude.

2.2.6. *Virginia Woolf*, « Mrs Dalloway », 1925.
Roman moderniste • Temps public et temps intérieur

Dans son univers romanesque, les sonneries de *Big Ben* rythment la journée collective, tandis que les pensées, les souvenirs et les émotions des personnages déploient une temporalité intérieure distincte. Cette opposition apparaît également dans le texte précurseur *Mrs Dalloway in Bond Street*.

Exemple concret :

Une horloge annonce onze heures ; pour un personnage, cette heure peut cependant faire resurgir toute une enfance ou un souvenir ancien.

Analyse sémantique

L'heure publique sert de repère commun, mais elle ne détermine pas la durée subjective de l'expérience. Un instant présent peut être sémantiquement enrichi par le passé mémorisé.

- **Notions à examiner :** temps objectif, temps narratif, mémoire et simultanéité des temporalités.

2.2.7. Étienne Klein, « Les Tactiques de Chronos ».

Essai : « Langage ordinaire et distinctions conceptuelles »

Klein examine explicitement les habitudes de langage qui nous conduisent à parler du temps comme d'une chose qui s'écoule, s'accélère ou s'arrête. Il propose de distinguer le temps de phénomènes qui lui sont associés, tels que la durée, la mémoire, le mouvement, le devenir et la vitesse.

Exemple concret :

« Le temps s'accélère à l'approche des examens. »

Analyse sémantique

Cette phrase est parfaitement naturelle, mais elle peut recouvrir plusieurs interprétations : les événements se succèdent plus rapidement, les activités se multiplient, ou la perception subjective de la durée se modifie. Aucune de ces interprétations ne signifie automatiquement que le temps physique accélère.

C'est l'exemple qui se rapproche le plus directement de la problématique, car il permet d'étudier les limites du langage ordinaire sans considérer que les locuteurs commettent nécessairement des erreurs.

- **Notions à examiner :** glissement sémantique, métaphore, confusion conceptuelle et distinction entre langage courant et discours scientifique.

3. Lecture analytique du corpus et remarques inédites

L'examen croisé des énoncés de la langue générale et des fragments littéraires ou philosophiques du corpus révèle une mécanique linguistique subtile : la langue ordinaire ne commet pas de simples erreurs de vocabulaire, elle reconstruit le monde pour le rendre assimilable par l'expérience humaine. À travers le tableau des dix expressions quotidiennes, on observe que le locuteur a spontanément recours à la spatialisation et à la réification. Le temps y est traité comme une route que l'on parcourt (« *le temps passe* »), une substance quantifiable (« *perdre* » ou « *gagner* » du temps) ou une force mécanique dotée d'une vitesse variable (« *le temps s'accélère* »). Cette lecture met en lumière un paradoxe central : pour être communiqué, le temps, qui est par nature fluide et insaisissable, doit être figé par des métaphores matérielles.

Cette intuition populaire trouve son écho, sa justification ou sa critique radicale au sein des sept œuvres du corpus, qui permettent d'extraire **plusieurs remarques inédites** pour cette étude.

Le sophisme du contenant et du contenu

L'analyse d'Étienne Klein et de Henri Bergson révèle que la langue confond systématiquement le rythme d'un processus (les événements qui se bousculent) avec une modification intrinsèque du flux temporel lui-même. Dire que « *le temps*

s'accélère » à l'approche des examens est un glissement sémantique où l'intensité psychologique contamine la variable physique t .

La sémantisation qualitative des unités quantitatives

Proust et Woolf démontrent de manière inédite que les unités de mesure conventionnelles (l'« heure » ou la sonnerie de « *Big Ben* ») perdent leur neutralité mathématique dans le discours pour devenir des réceptacles mémoriels. L'heure n'est plus une simple quantité de soixante minutes, mais un espace subjectif dense chargé de textures, de climats et de résonances intimes.

L'agentivité tragique du Temps

Chez Baudelaire et Shakespeare, le temps acquiert une intentionnalité (le « joueur avide ») ou un rythme discursif monotone (« *Tomorrow, and Tomorrow...* »). La langue utilise la personnification non pas comme une approximation logique, mais comme le seul moyen sémantique d'exprimer l'angoisse humaine face à la finitude et à la répétition itérative des jours.

Cette lecture du corpus prouve que les expressions jugées « *fallacieuses* » à l'aune de la rigueur scientifique sont, en réalité, de formidables outils de schématisation naturelle. Le langage courant n'a pas pour vocation de décrire le temps de la physique, mais de verbaliser notre ancrage phénoménologique dans le monde. Ce constat nous invite à concevoir une frontière herméneutique stricte : la métaphore temporelle est linguistiquement légitime dans l'ordre du vécu et de la poésie, mais elle devient un obstacle épistémologique majeur dès lors qu'elle est importée de façon littérale dans le champ du discours scientifique ou philosophique. C'est sur cette nécessaire distinction conceptuelle que s'ouvre la conclusion générale de notre étude.

4. Analyse du paradoxe sémantique

Cet énoncé, pourtant fluide et immédiatement saisissable pour n'importe quel locuteur, repose sur un triple paradoxe conceptuel provoqué **par la schématisation naturelle du langage**.

L'élasticité contradictoire des marqueurs de la durée

La langue télescope les échelles temporelles de manière aberrante pour la physique. Une « *période* » (qui désigne scientifiquement un intervalle mesurable et stable) est qualifiée de « longue » à cause d'une charge psychologique douloureuse. Plus flagrant encore, cette même épreuve est qualifiée à la fin d'« **instant** » (un point mathématique sans épaisseur), alors qu'elle a factuellement « **duré** » des mois. Le langage dilate ou comprime la durée objective pour ne verbaliser que l'intensité de l'expérience humaine.

La collision entre le linéaire et le cyclique

L'expression met en concurrence deux représentations inconciliables du temps. D'un côté, un temps linéaire qui avance inexorablement (« *avec le temps* », sous-entendu qui passe). De l'autre, un temps stationnaire et rassurant matérialisé par le

« **cycle** » (*les saisons qui reviennent à leur point de départ*). La langue convoque le cycle pour neutraliser l'angoisse de la flèche du temps et signifier le retour à la normale.

La spatialisation du « moment »

Le « moment » (qui devrait être une coordonnée temporelle pure, un repère abstrait) est traité comme un espace géométrique dans lequel on peut entrer ou que l'on peut pointer du doigt (« *À ce moment-là* », « *j'ai traversé* »).

En somme, cet exemple démontre que pour rendre le concept abstrait du temps assimilable par notre conscience, la langue générale est obligée de tricher avec la rigueur scientifique. Elle transforme une coordonnée mathématique immuable en un matériau plastique, capable d'être à la fois un point fixe (*moment*), une ligne à traverser (*période*), une roue qui tourne (*cycle*) et un flux élastique (*durée*).

Conclusion

En définitive, l'analyse de ce corpus d'expressions courantes et de fragments littéraires ou philosophiques met en lumière la manière dont la langue générale organise notre compréhension du temporel. L'examen des énoncés ordinaires, confronté aux perspectives d'**Augustin**, de **Bergson**, de **Benveniste**, de **Baudelaire**, de **Proust**, de **Shakespeare** et de **Klein**, confirme notre hypothèse de départ : *la langue courante tend à traiter le temps comme une réalité objectivable, matérielle et spatiale*. Cependant, loin de constituer un ensemble d'erreurs lexicales ou de défaillances logiques, ces usages révèlent que le langage reconstruit fondamentalement le monde pour le rendre assimilable par l'expérience humaine.

Le cœur de cette étude met en évidence un faisceau de paradoxes sémantiques majeurs où les notions de temps, de durée, de période, de moment et de cycle s'entrelacent et se heurtent de façon systématique. Le premier de ces paradoxes réside dans la collision permanente entre la linéarité et la cyclicité : *la langue s'efforce de concilier la flèche inexorable du temps qui passe avec le retour rassurant du cycle*. De surcroît, l'analyse révèle une tension irréductible entre la mesure quantitative et l'évaluation qualitative du temporel. À travers les prismes proustien et bergsonien, les unités de mesure conventionnelles et objectives — telles que l'heure ou la minute — perdent leur neutralité mathématique pour devenir des réceptacles mémoriels et subjectifs, capables de se dilater ou de se comprimer au gré de la conscience. Enfin, le statut syntaxique et sémantique du « *moment* » et de la « *période* » achève de démontrer la plasticité de ces concepts : *la langue transforme de simples coordonnées chronométriques ou des intervalles abstraits en des espaces géométriques que l'individu peut littéralement « traverser » ou habiter*. Chaque terme du temporel dénote ainsi simultanément une frontière finie et une progression infinie.

En conclusion, cette recherche invite à tracer une frontière herméneutique stricte entre deux ordres de discours. Dans l'ordre du vécu, de la poésie et de l'anthropologie, les métaphores temporelles, la réification et la spatialisation du temps sont non seulement légitimes, mais indispensables pour verbaliser notre ancrage phénoménologique dans le monde. En revanche, dans l'ordre du discours scientifique ou philosophique à prétention objectivante, ces mêmes figures basculent dans le registre des énoncés fallacieux. Elles deviennent alors des obstacles épistémologiques majeurs, car elles confondent le contenant et le contenu, la

variable physique immuable *t* et le rythme psychologique des événements. La vigilance sémantique s'impose donc comme une condition nécessaire à la clarté conceptuelle : **si la langue générale a le droit – et le devoir – de plier le temps aux exigences de la conscience humaine, la pensée savante doit, quant à elle, continuellement déconstruire ces pièges du langage pour appréhender le temps dans sa stricte vérité phénoménale ou mathématique.**

Références

- AUGUSTIN, S. (400). *Les Confessions* – Livre XI, Chapitre XIV (traduction française). Paris : Le Seuil.
- BAUDELAIRE, C. (1861). « L'Horloge ». *Les Fleurs du mal*. Paris : Poulet-Malassis et de Broise. (2^e éd.).
- FUCHS, C. (1997). « L'expression du temps en français ». *Langages*, n° 127, p. 05-23. Paris : Larousse.
- GOSSELIN, L. (1996). *Sémantique de la temporalité en français*. Bruxelles : Duculot, Coll. « Champs linguistiques ».
- GRIZE, J.-B. (1998). « Logique naturelle, activité de schématisation et concept de représentation ». *Cahiers de praxématique*, n° 31, p. 15-28. Montpellier : Presses Universitaires de la Méditerranée.
- JACQUINOT, G. (1996). « Les NTIC : écrans du savoir ou écran au savoir ». Outils multimédias et stratégies d'apprentissage du FLE. Cahiers de la Maison de la Recherche, Tome 1, p. 13-22. Université Charles de Gaulle-Lille 3.
- KOSSELÉCK, R. (1990). *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques* (traduit de l'allemand par J. Hoock et M.-C. Hoock). Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- LAKOFF, G., JOHNSON, M. (1985). *Les métaphores dans la vie quotidienne* (traduit de l'anglais par M. de Fornel). Paris : Les Éditions de Minuit. (Ouvrage fondamental pour la notion de métaphore conceptuelle du temps comme ressource/espace).
- PROUST, M. (1927). *Le Temps retrouvé* – Tome VIII. Paris : Gallimard.
- RICOEUR, P. (1983). *Temps et récit*. Tome 1 : *L'intrigue et le récit historique*. Paris : Le Seuil. (Incontournable pour l'articulation entre temps vécu, temps raconté et structures du langage).
- SHAKESPEARE, W. (1623). *Macbeth* – Acte V, Scène 5 (traduction française). Paris : Aubier.
- VICTORRI, B. (1997). « La polysémie des marqueurs temporels ». *Langages*, n° 127, p. 24-41. Paris : Larousse.
- WOOLF, V. (1925). *Mrs Dalloway* (traduction française). Paris : Stock.

Pour citer cet article

Sid Ali GUEDOUAH, Ahmed ATTA, « "Temps" et "durée", de l'usage nuancé et fallacieux d'une sémantique particulière dans la langue générale : Vers un nouveau constat sémantique du temps et de ses interstices », *Paradigmes*, vol. IX, n° 04, novembre 2026, p. 233-243.